

Clémence ne se fit pas prier, elle devinait l'inquiétude de Faraude à son agitation, et savait que l'argenterie qui lui était confiée était l'objet de sa grande sollicitude.

En l'attendant Faraude compta, recompta et plongea la main dans toutes les casseroles. Comme elle n'avait pas jeté l'eau de la vaisselle, elle n'avait pas à craindre que la cuiller se fût perdue dans la litière de paille, qui se transformait peu à peu en petit fumier au fond de la cour.

Ses recherches à elle furent inutiles, la plus vieille cuiller de la maison, celle que monsieur Ronan avait achetée la veille de ses noces, pour que sa jeune femme ne mangeât pas ce jour-là dans l'étain, manquait à l'appel.

C'était donc avec une vive impatience qu'elle attendait le retour de Clémence, et rien qu'en entendant son pas léger dans l'escalier elle s'écria :

—Eh bien ! est-elle trouvée, Clémence ?

Mais Clémence répondit négativement. Elle et sa mère avaient visité les chambres, et quant à M. Ronan, il affirmait qu'il avait remarqué au dîner l'absence de son vieux couvert, mais qu'il n'avait pas jugé à propos de le réclamer pour ne pas occasionner de dérangement à Faraude.

Un nuage de désolation s'amassait sur le front de Faraude en écoutant les détails donnés par Clémence, et elle ne dit pas un mot pour retenir la jeune fille qui se hâta d'aller rejoindre ses parents.

La disparition de cette cuiller causait à la pauvre servante une sorte de terreur superstitieuse. Elle avait entendu dire dans son village que tout changement dans la destinée était ordinairement annoncé par un événement mystérieux comme la disparition d'un objet précieux, la mort subite d'un animal, fut-ce un simple poulet de basse-cour, la destruction d'une ruche ou d'un essaim.

—Il y a quelque diablerie en ceci, murmurait Faraude qui, de guerre lasse, s'était assise sur un large tabouret. Je n'ai pas quitté la maison, il n'est venu personne, je n'y comprends rien, et cela m'arrive justement le jour où Mathurin vient me percer le cœur en s'échappant du presbytère. Ah ! Seigneur, est-il possible que cette belle fête de Noël m'apporte tant de croix !

Seule dans sa cuisine, elle avait tout le loisir de s'attrister et de se désoler, et après avoir passé par toutes les phases de la désolation, elle commençait à s'irriter contre ces événements néfastes qui étaient venus troubler si maladroitement les joies du plus beau jour religieux de l'année, quand son maître apparut dans la cuisine juste au moment où sa présence n'était pas le moins du monde agréable à Faraude.

—Ma cuiller est donc trouvée que tu ne la cherches pas ? dit-il brusquement.

—Non, monsieur, elle n'est pas trouvée, répondit Faraude en se raidissant contre ses propres impressions ; mais quand je la chercherais jusqu'à demain dans cette cuisine, je perdrais mon temps et ma peine, puisqu'elle n'y est pas.

—Et où donc est-elle, Marion, et comment crois-tu qu'elle s'est égarée ?

—Cela, monsieur, je ne saurais le dire, je n'y vois que la malice du diable.

—Eh ! le diable a attendu bien longtemps avant de venir tâter à mon argenterie. Voyons, parlons raison. Depuis que Clémence m'a parlé de ça, je ne suis plus au jeu ni à la conversation, car j'y tiens à cette vieille cuiller, j'y tiens beaucoup. Elle me représente mon premier gain, ma première économie. Le premier argent que j'ai gagné, mes marchandises payées et mes dépenses faites, a été fondu dans ce couvert que j'ai offert à Madelon la veille de notre noce. Tu vois bien que j'ai de bonnes raisons d'y tenir.

—Ça c'est le comte du petit *robacheux*, dit Faraude qui n'était désolée de la disparition de ce couvert que parce qu'elle savait le prix que son maître y attachait.

—Eh ! oui, je rebâche ; mais c'est parce que je trouve que tu ne te donnes pas assez de peine pour retrouver une chose à laquelle je tiens.

—Mais, monsieur, que voulez-vous que l'on fasse quand on a cherché partout ?

—Es-tu sûre de n'avoir pas jeté l'eau de la vaisselle ?

—La voilà, dit Faraude en tendant la main vers un grand chaudron découvert, elle est là toute, celle de ce matin et de ce soir.

—Ce matin, j'ai dû me servir de mon couvert, ce matin il n'y avait personne chez moi, et si je n'avais

pas trouvé ma vieille cuiller, je l'aurais demandée.

—Vous l'avez eue ce matin, monsieur, vous avez mangé votre soupe avec.

—C'est vrai, je me rappelle. Mais alors, que diable est-elle devenue ?

—Il y a, dit-on, des rôdeurs qui s'introduisent de préférence pendant les offices dans les maisons ; mais la maison a été gardée.

—Et il n'est venu personne, ajouta Faraude.

—Si, dit M. Ronan, et son petit œil se mit à étinceler ; si, il est venu quelqu'un, Faraude.

Faraude le regarda, et, devenant rouge jusqu'à la racine presque blanche de ses cheveux blonds :

—Monsieur, dit-elle, est-ce de Mathurin que vous voulez parler ?

—Ne t'emporte pas, Marion, ne t'emporte pas. Que diable, ton frère n'est pas un petit saint, puis qu'il jette le froc aux choux.

—Mais il n'est pas un voleur, s'écria Faraude en se levant toute droite. Il n'y a pas eu de voleurs dans ma famille, monsieur, et je ne sais pas ce que le diable vous met en tête de m'injurier comme ça aujourd'hui où j'ai du chagrin plus que je n'en peux porter.

—Mais, Faraude, je ne t'injurie pas.

—Toi, tu es hors de cause, n'as-tu pas ma caisse à garder ? Ce n'est pas de toi qu'il s'agit, c'est de Mathurin.

—Eh bien ! monsieur, vous n'avez pas non plus le droit de parler de lui au sujet de cette maudite cuiller. C'est mon frère, après tout, et je ne mangerais pas longtemps du pain dans une maison où on le traiterait de voleur.

Et, se cachant la figure de ses deux mains, elle sembla se fondre en un déluge de pleurs.

—Au diable soient tes larmes et tes colères, Faraude, dit M. Ronan, furieux à son tour de la tourmente que les choses avaient prises. Je n'ai pas dit que Mathurin avait volé, quoique je ne me ferais pas scrupule de le penser, et te voilà partie pour la défense de ce petit vaurien qui t'a mangé le plus clair de ton argent. Laissons cela, laissons cela, nous ne parlerons plus de la cuiller que demain. Bon, voici la compagnie qui descend. Vas-tu pouvoir éclairer pour le passage de la boutique ? Non, je m'en charge.

Il prit le chandelier de fer de Faraude et s'en alla vers l'escalier, pendant que la pauvre fille se sauvait dans sa chambre à coucher.

Des souhaits de bonne nuit furent échangés ; puis les lourds verrous furent tirés et M. Ronan et Clémence revinrent sur leurs pas.

—Tiens, Faraude est couchée, dit Clémence ; elle a bien fait, car elle ne pouvait se consoler de ne pas avoir trouvé la cuiller.

—Paix, dit M. Ronan, ne prononce plus ce mot. Il a été assez parlé de cela aujourd'hui. Trop peut-être pour la paix de cette maison. Faraude a bon cœur, mais il y a bien sûr du salpêtre dans sa tête, et de temps en temps il faut qu'il parte.

Là-dessus le père et la fille remontèrent sans avoir entendu la voix cordiale de Faraude leur crier à travers sa porte, selon son habitude :

—Bon soir, mes maîtres, bonne nuit.

(La suite au prochain numéro.)

LE NAUFRAGE DU DANIEL-STEINMANN (Voir gravure)

L'Océan Atlantique a été le théâtre, il y a quelques semaines, d'un de ses grands sinistres maritimes, dont la fréquence est bien faite pour épouvanter les voyageurs qui sont obligés de s'aventurer sur mer.

Dans la première semaine d'avril, le steamer belge, le *Daniel-Steinmann*, appartenant à la compagnie la Croix-Blanche d'Anvers, est parti de cette ville, à destination de New-York, s'est perdu totalement à 20 milles d'Halifax.

Depuis plusieurs jours le temps était brumeux. Il avait été impossible de prendre des observations, et les compas obéissaient sans doute à une attraction quelconque causée par la grosse mer. Le capitaine, ne connaissant donc pas exactement sa route, a confondu le phare de Sambro avec celui de la pointe de Chebucto, et le navire s'est jeté en plein sur les récifs.

Le nombre des noyés s'élève au chiffre effrayant de cent vingt-quatre, dont quatre-vingt-dix passagers et trente-quatre hommes d'équipage.

Cette nouvelle a causé à New-York, à Anvers et en Allemagne une très grande émotion.

UN VIEUX CURÉ.

Autrefois, dans notre village,
Vivait un modeste curé ;
Vieillard au front courbé par l'âge
Et des malheureux vénéré,
Il visitait sous l'humble mousse
La pauvreté dans l'abandon,
Et quand il parlait, sa voix douce,
Parlait de paix et de pardon.

A sa porte au jour de l'épreuve,
Personne ne frappait en vain ;
Avec l'orphelin et la veuve
Il savait partager son pain.
Si quelque brebis indocile
Loin du droit chemin s'égarait,
Tendre appui du roseau fragile,
Doucement il la ramenait.

Quand les habitants du village
Venaient prendre l'air frais du soir,
Autour du chêne au grand feuillage
Avec eux il allait s'asseoir ;
Quand la nuit était froide et noire,
Il allait au coin de leur feu
Leur lire une touchante histoire,
Prise dans le Livre de Dieu.

Le dimanche, après la prière,
Il leur disait : "Aimez-vous bien ;
L'amour est la vertu première,
Et sans l'amour la foi n'est rien.
Ne condamnez jamais personne ;
Aux lois de Dieu soyez soumis ;
Si vous voulez qu'il vous pardonne,
Pardonnez à vos ennemis !"

Puis, dans sa naïve éloquence
Il prêchait avec charité,—
A l'épouse, la bienveillance,
A l'époux, la fidélité ;
A l'opprimé, la patience ;
Au coupable, le repentir ;
Au jeune enfant, l'obéissance ;
Au vieillard, la vie à venir !

A sa fête, garçons et filles
Lui portaient bouquets et présents ;
On le voyait sous les charmes
Sourire à leurs jeux innocents.
Chacun l'aimait, car sous son aile
Venait s'abriter le malheur ;
Car sa tendresse paternelle
Prenait part à chaque douleur.

Mais le vent des morts tout emporte...
Un jour, hélas ! du vieux pasteur,
La mort vint trapper à la porte ;
Il s'endormit dans le Seigneur.
Il ne voulut qu'une croix noire
Pour accompagner son cercueil,
Et pour honorer sa mémoire
Tout le village prit le deuil.

BIGOT.

DE PARTOUT

—M. Bergeron, député du comté de Beauharnois, vient d'entrer à la rédaction du *Monde*.

—L'hon. juge Routhier est de retour de son voyage d'Europe.

—Un tremblement de terre a fait quelques dégâts dans la région méridionale de la mer de Marmara.

—On parle, à Québec, d'établir un boulevard sur l'emplacement des anciens édifices parlementaires.

—La France a armé 600 navires cette année pour la pêche à la morue à Terre-Neuve et en Islande.

—Douze Sœurs Grises sont parties de Montréal, avec le R. P. Lacombe, pour les missions du Nord-Ouest.

—La convention des démocrates du New-Jersey (E.-U.), s'est prononcée en faveur de Tilden et Hendricks.

—Les conspirateurs continuent leur œuvre en Angleterre et en Irlande, et on vient de faire de nouvelles découvertes de dynamite.

—Un correspondant allemand d'un journal de Paris a été expulsé de l'Allemagne par Bismarck, parce qu'il a critiqué la loi contre les socialistes.

—Depuis le commencement de l'année jusqu'au 30 avril dernier, 36,820 immigrants sont venus au Canada. Sur ce nombre 20,550 se sont fixés au pays.

—La Russie et la Perse s'occupent de déterminer leurs nouvelles frontières, par suite de la récente acquisition faite par la Russie du territoire de Merv.